

L'ENTRELACS DU VÉGÉTAL ET DE L'URBANISATION

Ann-Caroll Werquin, Alain Demangeon

A plusieurs moments de son histoire, la ville, en crise, a su utiliser les attributs de la nature pour s'adapter et s'améliorer. Comment l'a-t-elle fait ? Quelles représentations de la nature a-t-elle mises en scène ? Nos recherches¹ nous ont fait apparaître la nature comme partie prenante de grands projets socio-économiques et urbanistiques. C'était d'ailleurs la condition requise pour que le végétal vienne habiter l'espace urbain tout en gardant sa mémoire de ruralité et sa beauté. Il fallait donc se garder de croire qu'un ajout simple de végétal dans l'espace existant pourrait introduire l'avantage de la nature, de sa différence d'avec la ville.

Nous évoquerons quelques temps forts de ces projets : l'espace structuré des promenades urbaines, l'idéal de ruralité des cités-jardins, l'incitation à l'échange des avenues-jardins et parkways, enfin les façons plus récentes de construire la ville ou d'en rénover l'image par les matériaux verts.

Un lieu où tout le monde va

La « promenade »² ou le « cours »³ sont, deux siècles durant, les lieux à la mode où l'on se voit, se rencontre et où se fait la vie de la ville. Cet espace de loisir urbain, créé à partir du début du XVIII^e siècle, articule la ville ancienne et une ville neuve dédensifiée que l'on bâtit en dérasant l'étouffant carcan des remparts sur lesquels d'ailleurs souvent il prend place. En lui-même c'est une voûte irisée mettant en scène l'arbre. Majestueux dans l'espace généreux, il est aligné en nombre – quatre à huit files – et conduit très haut grâce à des charpentières bi ou trifurquées portant d'abondantes ramures. La large nef lumineuse et mouvante laisse sur le côté voir la vraie nature : les lointains, la courbe d'un fleuve, des reliefs montueux ou la plaine animée des moulins... Une suture s'opère, ces belles allées ombrées ouvrent la ville vers la campagne, le contact est établi par des places et avant-places. Elles accueillent sur les bords les programmes d'équipements publics et les hôtels particuliers. La ville s'aère et se transforme, tandis que la promenade accueille les mouvements journaliers ou les fêtes plus exceptionnelles : la parade, l'orphéon, la foire ou la célébration...

Fait au tout départ par le Roi pour lui-même et ses proches, pour une vie publique avec moins de cérémonial, voire plus d'impertinence que dans le palais du Roi, le

cours devient vite un équipement public⁴, et un espace central de la ville au fur et à mesure qu'elle s'agrandit. Selon l'intensité de la croissance urbaine le cours sera totalement absorbé par la ville, comme les Allées Lafayette de Toulouse ou les Grands Boulevards à Paris, ou restera un mail végétal identifiable (Allées Lapérouse à Albi...). Son emplacement est stratégique, entre le cœur et le faubourg, il réunit, dans un décor peu figé, les deux populations pour des distractions qui conviennent à tous : spectacles de rue et foires, déambulation, encaissement des uns, distractions des autres... Les larges espaces autour, libérés par les fortifications, accueilleront toutes les innovations : les glaciers italiens, les grill-rooms à l'anglaise, les commerces à la mode, plus tard les cinémas... Dans ce lieu pêle-mêle, l'arbre d'alignement meuble la vastitude et suffit à définir l'équipement même lorsque la promenade n'est pas soigneusement bâtie et ornée ; longtemps les constructions des bords seront plutôt basses et souvent prises dans des jardins, il faudra attendre le milieu du XIX^e siècle pour que les immeubles de ville, hauts et compacts, referment en lui-même cet espace.

Une forme fertile

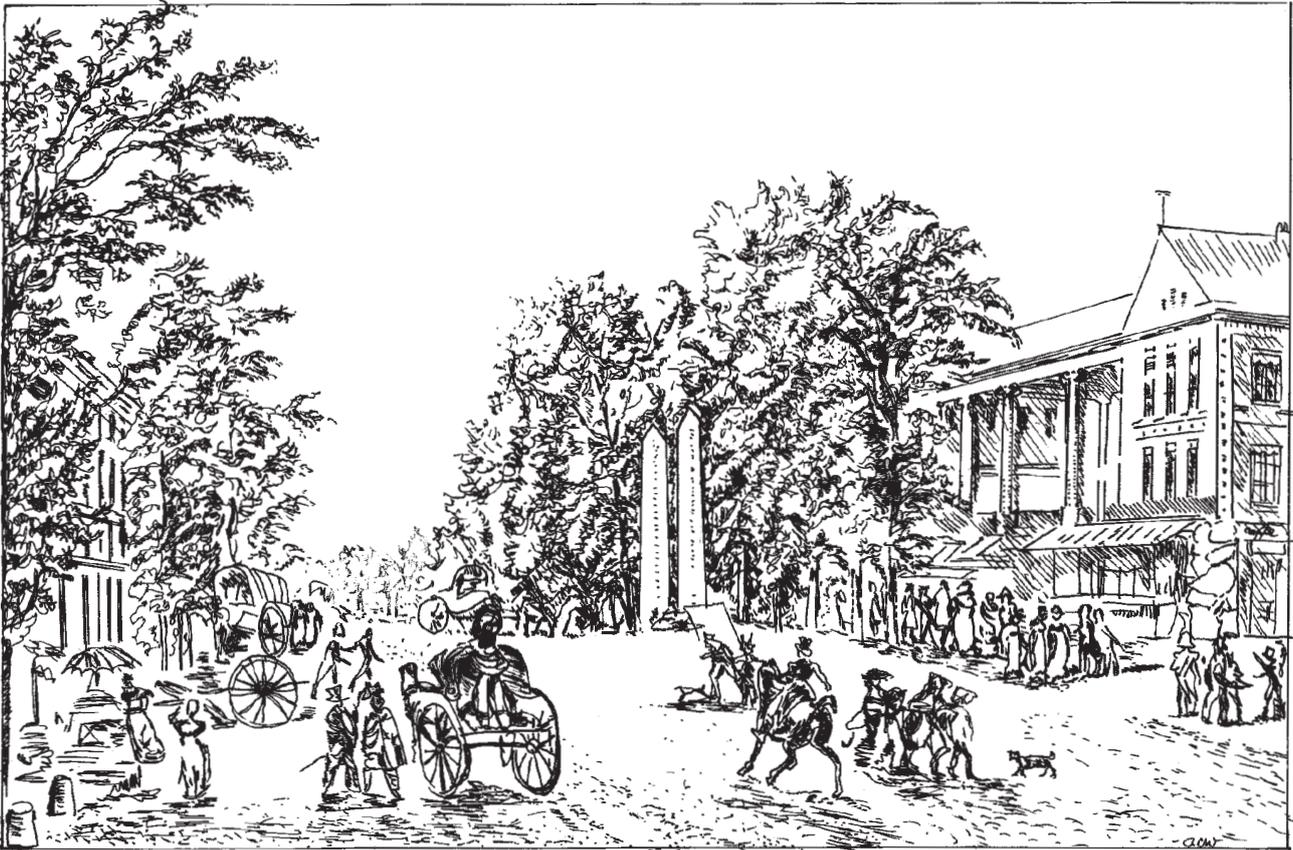
Avec le temps d'Hausmann vient la multiplication de cette forme. A Paris, le préfet espère aérer la ville qui

1. « L'art des arbres en ville » recherche pour le Plan urbain, trois tomes : Les grands tracés de Paris, Barcelone d'aujourd'hui et la requalification de l'espace public, Le temps d'Hausmann et la génération des avenues-promenades, 1990-1993. « Les savoirs de la voie urbaine », recherche pour le Plan urbain, trois tomes : Paris, laboratoire pour la voie urbaine, Les circulaires de Barcelone, La parkway, le boulevard, 1993-1996. « Les armatures végétales urbaines », « Les Grandes perspectives de Paris » (rapport général et quatre monographies), rapports pour le ministère de la Culture, 1986-1995.

2. « J'allais au Cours où tout le monde était », J. Evelyn, 1644.

3. Toutes les villes en eurent ; parmi les plus remarquables citons : Paris : le cours La Reine (1616) et le Grand Cours (les Champs-Élysées, 1670), Aix-en-Provence : Cours Mirabeau (1651), Bordeaux : Allées de Tourny, Auch et Luchon : Allées d'Étigny, etc.

4. En 1791, les habitants de Cahors se plaignent de ne pas avoir « de local dans cette commune pour célébrer au grand air les fêtes nationales, par lesquelles l'esprit public s'améliore, l'enthousiasme renaît, de l'institution desquelles dépend la stabilité de la République ». Les Allées (baptisées ensuite Fénélon) seront tracées peu après et plantées en tilleuls achetés à Toulouse, archives communales citées par B. Paumès in *Le collège royal et les origines du lycée, Cahors, 1907*.



Le Boulevard des Italiens à Paris, vers 1820.

constamment s'épaissit sur elle-même et la change d'échelle. La rectitude des tracés anticipe la vitesse, les monuments qu'il inscrit au fond des perspectives végétales servent de repères à des parcours raccourcis et identifiables. La nouvelle lisibilité et le remarquable travail de nivellement s'accompagnent d'une image de ville étonnante : celle des cohortes d'arbres bien alignés, plantées passionnément devant les façades pour effacer l'image de ville de pierres. Pour Haussmann l'arbre est préférable, il est fier d'en disposer place de l'Étoile devant les immeubles d'Hittorff et d'en avoir tant planté dans la ville même si Charles Garnier en s'adressant à Napoléon III a pu faire enlever ceux de l'avenue de l'Opéra.

Dans ce débat, il faut bien reconnaître que les deux parties ont raison : l'architecte lorsqu'il se plaint des arbres masquant son œuvre (les ornements de pierre et les façades) et le préfet lorsqu'il s'attaque à la ville en crise, densifiée depuis la Révolution⁵, parfois taudifiée (comme la Cité) à laquelle on oppose les joies du lotissement suburbain⁶. Haussmann réforme la ville-capitale sous le signe du végétal. Il lui impose la plus forte expérimentation, l'exotisme règne, au point que le Parisien « dans cette ville artificielle, devenue carrefour cosmopolite, fait figure de déraciné »⁷. Au square Saint-Jacques ce sont bananiers, palmiers, figuiers, wigandas... qui emplissent les corbeilles dans

un excès d'optimisme dont l'hiver très rude de 1871 aura raison. La ville ne connaissait alors en alignement que l'orme et le tilleul, désormais des arbres inhabituels peuplent les avenues : cèdres avenue Carnot, vernis du Japon, et surtout platanes et marronniers en abondance (qu'Haussmann introduit à Paris ayant vu dans le Midi le bel effet qu'ils faisaient). Il n'oublie pas de disposer partout des bancs le long des avenues, la rue devient promenade comme dans les villégiatures si prisées.

La position centrale des parcs

La vie publique s'ordonne ainsi avec cette cristallisation de Ville/Nature. Rambuteau avait déjà amorcé la végétalisation des rives et quais de Seine et fait transformer les Champs-Élysées en un vaste lieu de repos et d'amusement, avec panoramas, cirques, candélabres, fontaines... Les deux « bois », les squares et jardins publics de quartiers, forment désormais un réseau vert unifié par les avenues. Haussmann va d'ailleurs stigmati-

5. Vente des propriétés nobles et lotissement des jardins.

6. Succès du Vésinet, 1864, et des autres stations de la ligne de chemin de fer.

7. Lucien Dubech et Pierre d'Espezel in *Histoire de Paris*, 1926, pp. 427-428.

tiser cela et réussir un coup de maître : il invente la *parkway* et fait modèle.

Le bois de Boulogne, en 1853, est bien loin et, pour qu'il connaisse un succès comparable au Hyde Park de Londres, il faut le rapprocher, l'aspirer dans la ville. Deux projets devront réussir cet exploit : l'avenue de l'Impératrice (aujourd'hui avenue Foch) et le boulevard de l'Empereur (actuellement Président-Wilson, G.-Mandel et H.-Martin). L'avenue de l'Impératrice surtout formalisera cette avenue d'un type nouveau, qui mène au parc et l'anticipe par ses emprises plantées et jardinées. Elle a pour mission, au-delà de l'Arc, de prolonger les Champs-Élysées dans une version contemporaine où le nouvel art des jardins s'exprime de part et d'autre des circulations centrales. A la largeur exceptionnelle de l'avenue : 120 m, soit 50 m de plus que les Champs-Élysées dans leur partie haute, s'ajoute une marge de recul supplémentaire plantée obligatoirement de 10 m de chaque côté. Ainsi les contre-allées de desserte des immeubles sont elles aussi bordées de végétal.

Le programme est ambitieux dans tous ses aspects : le dimensionnement, la quantité d'arbres : pas moins de 4000 sujets composent cet *arboretum*.⁸ Une vocation exclusivement résidentielle s'affirme par des règles d'occupation des rives écartant commerces et débits de boisson. Là se construiront de luxueux hôtels particuliers avec jardins ou petits parcs presque totalement disparus maintenant.

Ce programme et les efforts conjoints de percées dans l'ouest Étoile-Alma-Trocadéro... vont aider à positionner les Champs-Élysées et la Concorde comme le nouveau centre de la ville, cela sera consacré au tournant du siècle lorsque le cinéma, équipement neuf qui fait fureur, ne trouvant pas d'espace disponible sur les grands boulevards, viendra allumer de façon permanente les lumières du succès le long de la grande avenue. Haussmann avait déjà médiatisé ces lieux par les expositions universelles, celle de 1855 notamment (avenue Montaigne), il faisait arriver les souverains étrangers en visite officielle par la gare de la porte Dauphine, déroulant à leurs pieds le tapis vert de la belle avenue-jardin comme première vision de la capitale.

Végétal privé pour effet de nature public

Les larges emprises publiques de jardins de l'avenue Foch, que le relief de la première moitié du parcours met particulièrement en valeur, rendent discrète la part des frondaisons privatives au-delà des grilles de clôture. Ce système de recul *non aedificandi* imposé est cependant l'un des grands apports de la période pour l'ambiance végétale de la ville. Londres fut probablement la source d'inspiration de ce système que l'on retrouve assez nettement présent dans le Paris haussmannien de l'ouest. La seconde grande artère liant les Champs-Élysées au Bois de Boulogne – le boulevard de l'Empereur – est dotée de

la même servitude de dix mètres jardinés de part et d'autre d'une emprise publique de quarante mètres. D'autres avenues rayonnant à partir des Champs-Élysées :



Rue Rembrandt, Paris 8e.

avenue Montaigne, Franklin-Roosevelt... possèdent la même garde végétale derrière des grilles d'un modèle type. Autour du parc Monceau, même principe : la rue Rembrandt, les avenues Vélasquez et Van Dyck escortent l'effet végétal du jardin public.

Il s'agit là d'une habile manière de créer des transitions, de varier le paysage des rues et avenues, d'exploiter avantageusement une rente de situation. Les rues où prennent place ces jardinets de devant énoncent une personnalité plutôt forte : chacun s'exprime sur ces quelques mètres linéaires, là un magnolia, ici la belle masse ronde d'un trôène en arbre, ailleurs des bambous et de la glycine. Dans ces rues courtes et droites, les immeubles de quatre à cinq étages font alors penser à des maisons. Les voies restent bien liées au système minéral autour, contrairement aux enclaves de beautés secrètes comme la Cité des fleurs et autres « villas », mais le caractère d'intimité que donnent ces arrangements végétaux particuliers crée un micro-quartier dont l'effet rayonne sur une zone plus large.

L'époque sut conjuguer tout à la fois la mise en œuvre d'une forte unité d'ensemble, le repérage urbain à différentes échelles et créer de nouvelles esthétiques de rues résidentielles par des stratégies de diversités ponctuelles.

Un modèle recopié

Dans la seconde moitié du XIXe siècle, pour la jeune nation américaine, dont la puissance industrielle s'affirmait, il fallait former de vraies villes en sachant prendre

8. Mais le mauvais substrat de calcaire actif eut raison de beaucoup d'essences fragiles, et notamment des nombreux pins laricio de Corse que l'on avait plantés pour faire plaisir à l'empereur. Néanmoins, des bouquets de pins d'Autriche subsistent, là se trouvent le plus grand platane de la capitale (42 m), des sophoras somptueux, des crytomères et des séquoias, des zelkovas et des libocedrus...

le meilleur du seul modèle existant : la vieille Europe. Frédérick Law Olmsted fut capable de cela, il construisit sa notoriété sur ses récits de voyage et la mise en œuvre de réflexions et réalisations à l'image de l'Angleterre et de la France. A partir du premier parc public créé – Birkenhead à côté de Liverpool – il imaginera Central Park pour New York et d'autres jardins ; après avoir vu l'avenue de l'Impératrice, et avoir rencontré Adolphe Alphand, il n'aura de cesse de proposer des *parkways*, et en réalisera un grand nombre. Il sut aussi communiquer à d'autres comme Daniel Burnham, urbaniste à Chicago, l'envie de se mesurer à la modernité savante et luxueuse de l'Europe d'alors en l'imitant et en essayant de l'égaliser. Ils atteindront leur but, car ils transformeront les modèles en nouvelles innovations que l'Europe pourra à son tour copier.

Les *parkways* d'Olmsted s'amorcent comme des boulevards de type haussmanniens, menant aux parcs depuis les coins les plus peuplés de la ville. Olmsted n'arrive pas à faire adopter les largeurs imposantes qu'il souhaiterait leur donner à l'exemple de l'avenue de l'Impératrice, et il échoue dans ses premiers projets, à New York, pour lier les parcs entre eux et à la rive de l'Hudson. Mais il développera peu après à Chicago, à Buffalo et à Boston



Drexel Boulevard, parkway d'Olmsted, Chicago, état fin du XIXe.

notamment, des systèmes de parcs et *parkways* qui enrichiront la grille, réorganiseront les villes les liant avec les parcs, les rives des lacs et baies de l'océan.

A Chicago, Olmsted agit de façon forte sur la structure de la ville, il choisit l'emplacement des parcs, donne le dessin de celui du sud où il tire le meilleur parti du sol gorgé d'eau en creusant des lagons et coulées d'eau et en plantant sur les déblais arrangés en tertres et banquettes. Lorsque quelques années plus tard il faudra chercher un site pour une exposition universelle, ce parc désormais magnifique apparaîtra comme le seul cadre possible. Olmsted imagine de le lier au centre de Chicago par une même longue promenade de lagons, îles et digues. Le projet aquatique, repris par Burnham dans son « Plan »⁹, ne sera jamais mis en œuvre, cependant plusieurs *parkways*

en plus de la promenade du lac (Lake Shore Drive) verront le jour – Drexel Boulevard, Grand Boulevard, Pavilion Boulevard – et un maillage orthogonal de larges avenues donnera naissance à un quartier résidentiel autour du parc.

Drexel Boulevard (du nom d'un philanthrope chicagoeen) constitue l'avenue la plus remarquable : une cinquantaine de mètres de large dont 33 m de plateau central jardiné. Elle ne conduit pas au centre, mais placée entre deux *parkways* y menant, elle élabore un lieu de repos, un centre pour le nouveau quartier résidentiel, de la même façon qu'Haussmann avait agencé une immense place végétale au cœur de l'ouest nouveau (place Malesherbes).

La rue résidentielle, version américaine

Burnham, poursuivant sur les principes d'Olmsted, réorganise le contact entre ville et lac par un parc, forme Congress Parkway en direction du futur centre civique, produit « Michigan avenue » qualifiée depuis de « Champs-Élysées » de Chicago et étend la ville en prolongeant les voies existantes au nord par une série de courtes *parkways* parallèles aboutissant toutes à Lincoln Parc : Dearborn Parkway, State Parkway...

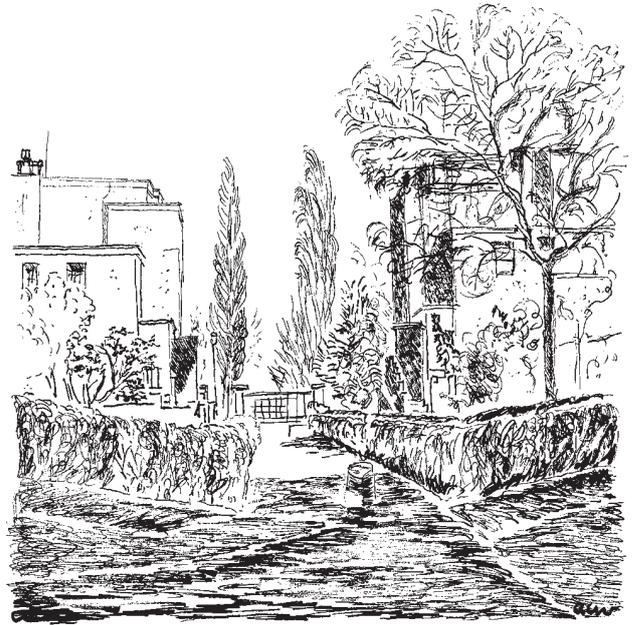
La comparaison entre ces *parkways* et les rues autour du parc Monceau s'avère pertinente : le renouvellement architectural apparaît plus manifeste à Chicago, des immeubles de plus de dix étages ont été autorisés au même alignement que les maisons fin du XIXe ou les petits immeubles. Les Européens constatent avec étonnement que cette cohabitation est heureuse, la force de la grille impose une structure suffisante. Il y a côté américain une plus grande variété dans les aménagements et végétalisations de la rue, due au fait que chacun réalise le trottoir devant sa propriété, et peut – en respectant les règles du passage – créer le décor

végétal qu'il souhaite, même aménager des bateaux pour l'arrêt bref ou disposer un sas ou une marquise. Les tempéraments particuliers, les modes s'expriment dans une fantaisie distrayante sans être perturbante. Comme leurs *alter ego* haussmanniennes, les *parkways* de ville témoignent d'une forte personnalité et construisent cet équilibre réputé difficile de l'harmonie de la nature et de la ville. A propos de la liberté d'aménagement du trottoir, une remarque s'impose : ce système a des avantages mais

9. *Plan of Chicago*, éd. Charles Moore, Chicago, 1909. Ce livre porte le mouvement américain « City beautiful » qui a révolutionné le dessin des villes. Burnham cite largement les réflexions théoriques de l'architecte parisien E. Hénard et reprend à son compte bon nombre de ses propositions, comme les carrefours à voies superposées...



Deux vues de cités-jardins d'Ile-de-France, le Pré Saint-Gervais et Champigny.



il peut susciter des hésitations, créant le meilleur et le pire. Le pire s'observe dans les parties pauvres et déshéritées de la ville, lorsque les trottoirs apparaissent défoncés ou non revêtus.

Nature, culture et distractions entremêlées

Dans les programmes de parcs du XIXe siècle, européens et américains, les espaces verts centraux des villes ont un statut d'espaces publics plutôt que de lieux de contemplation de la nature. Ils opèrent d'abord comme lieux de rassemblement, de sociabilité et de délasserment, pour des participations actives ou passives. On y prévoit et encourage toutes les formes de fêtes populaires, manifestations culturelles, attractions, spectacles, concours... Constamment des événements sont organisés. A la fin du XIXe ils deviennent les « centres intellectuels » des villes¹⁰.

La nature intervient comme le substrat idéal pour cette formation continue à la vie en société. Discrètement elle catalyse cet échange, libère les esprits, prédispose à entendre et regarder l'inhabituel. On lui attribue la vertu d'euphoriser, de dépayser et d'inciter à la fréquentation de musées de beaux-arts que l'on place là. Tout est mis en œuvre pour sortir le simple citoyen du débit de boisson, des rues étroites et des logements malsains et l'attirer vers le parc, le soleil, l'exercice physique et la vie sociale courtoise. Il faut alors un aménagement sobre, une sorte de neutralité végétale – agrément de l'accueil et douceur verte – et repousser dans des espaces plus spécialisés les arrangements précieux, les thématiques raffinées qui occupent trop le regard ou rejettent les non-initiés. Longtemps les Champs-Élysées et les Tuileries ont fonctionné comme

cela à Paris. La façon dont, en Angleterre et en France, les promenades et les parcs remplissaient ce rôle hebdomadaire avait enthousiasmé Olmsted¹¹ et cela l'avait amené à créer et initier parcs centraux et *parkways*.

Un rôle accru pour la vraie nature

Olmsted avançant dans sa carrière incorpora dans ses créations des morceaux de vraie nature. Celui qui a été l'inventeur des parcs nationaux aux États-Unis se rapproche des Anglais dans leur conception du parc public bien différente de celle des jardins de ville du Second Empire. Il préfère les grandes pâtures presque sauvages livrées à la dent des moutons et à peine garnies de bouquetaux et broussailles plutôt que les élégants assemblages

10. Ce terme est employé par Burnham lorsqu'il crée, à Chicago, Grant Park destiné à re-positionner la ville vers le lac. Il y prévoit trois musées à l'image de ce qu'avait fait Eugène Hénard pour les Champs-Élysées (Petit Palais et Grand Palais).

11. Olmsted devient « paysagiste » par engagement politique en faveur d'un progrès social. Après avoir défendu différentes causes : les fermes coopératives, la lutte contre l'esclavage, il s'orienta vers les équipements de plein-air égaux pour les citoyens, avant de devenir vers la fin de sa vie l'ardent défenseur de la nature. A propos de la Riverside/Chicago Parkway qu'il propose de créer il écrit « La promenade est une coutume sociale de grande importance dans toutes les villes d'Europe. C'est un rassemblement de plein-air avec des salutations faciles, amicales, sans cérémonies, pour le plaisir de changer de lieu, de profiter de sons réjouissants et distrayants, d'avoir des vues variées, auquel peuvent participer sur la même base et en harmonie toutes les classes sociales. Il n'y a probablement pas d'habitude qui manifeste autant les avantages d'une communauté chrétienne, civilisée et démocratique, en contradiction avec les réunions de famille, clans, sectes ou castes. Il n'y en a pas de plus favorable à un gain de civilité, d'hygiène publique et de prospérité urbaine. Pour l'instant, la promenade n'a pas été encore réellement reconnue comme une institution à Chicago, mais il n'y a pas de doute qu'une fois la promenade créée, l'habitude en deviendra populaire et bénéfique. »

d'arbres et de corbeilles fleuries ; il cherche, pour les *parkways*, le tracé authentique de la rivière pour se coller contre, suivre son cours aventureux et son relief, ne plus imiter la nature mais l'accueillir à la ville : tel sera le réseau de Boston établi dix ans après celui de Chicago (Brookside roads in Upper Brookline, etc.). La *parkway* n'est plus cette route directe qui raccourcit la distance vers le parc, elle devient parc elle-même, fourreau végétal épais dans lesquels peuvent prendre place des équipements verts, terrains de sport et de jeux où l'on se rend et que l'on côtoie. Elle maintient cependant un statut intermédiaire entre lieu spécialisé et lieu général. Sous cette nouvelle forme, elle fait au début du siècle l'admiration de nos urbanistes et paysagistes, en particulier Jean-Claude-Nicolas Forestier¹². Il en défendra l'idée avec d'autres membres du Musée social, mais les réalisations ne suivront pas. L'agglomération parisienne qui aurait pu lancer le mouvement de nouvelle conquête de la périphérie, se reposera longtemps sur les lauriers accumulés par Haussmann. Les villes oublieront cette nécessité de liaisonner, par des espaces ouverts à tous et accueillants, leurs différentes parties, de la plus neuve à la plus ancienne.

Créer dans les villes des potagers familiaux

Cependant l'idée de la constitution d'une ville végétale en périphérie neuve trace sa voie dans les esprits. Des réflexions parallèles vantent la ressource d'une trame verte : celles sur l'hygiène et la santé publique (qui ont motivé les programmes de jardins publics), sur la cité ouvrière (Cabet, Fourier...), celles de Frédéric Le Play, qui dans «L'organisation du travail» (1870), défend la valeur du travail agricole et préconise une double pratique pour l'ouvrier : la gestion d'un potager pour le temps hors du travail à l'atelier. Il a l'idée originale d'accoupler le travail industriel et le temps partiel paysan alors que Cabet et les autres utopistes ne prônaient qu'un retour à la vie agricole, et est relayé par l'abbé Lemire qui fondera à Hazebrouck, vingt-cinq ans plus tard, la Ligue du Coin de Terre et du Foyer. Le jardin potager de ville, petit équipement individuel complémentaire du logement, est né. Désormais tous les programmes de cités (ouvrières ou modèles) contiendront des espaces verts de ce type, en plus des espaces récréatifs et de repos collectifs. La conception de la cité-jardin s'adapte particulièrement bien à cette nouvelle forme de ville-nature. Des industriels éclairés (comme Lord Lever à Port Sunlight), des penseurs (comme Ebenezer Howard) ou des hommes politiques (comme Henri Sellier pour les cités-jardins d'Ile-de-France) mettront au point sa forme concrète et incluront autant d'espaces publics collectifs que d'espaces de potagers individuels, proposant ainsi aux habitants une richesse des activités de dehors.

L'ouvrier compense les effets du travail à la chaîne en devenant créateur de légumes et s'insère grâce à cet habitat remarquable dans une structure urbaine de ruralité idéalisée.

Les rapports sociaux sont à nouveau organisés dans l'espace extérieur, cette fois dans une sphère de proximité. L'espace est spécifié et agencé pour que les habitants ne puissent se sentir «une fourmi dans une fourmilière» et qu'ils se croisent de différentes façons. Les avenues centrales, fréquentées de tous, établissent entrées, sorties et traversées de la cité-jardin. Bordées de hauts immeubles collectifs, elles réfèrent à la densité de la ville traditionnelle. Des rues secondaires forment quartiers et plus petits ensembles puis se trame le réseau des venelles piétons privilégié par les enfants (trajets scolaires) et les jardiniers (desserte de derrière), alors que les clos (jeux des enfants, repos des anciens) et d'autres sas distribuent les maisons par petits paquets et suggèrent le bon voisinage. Enfin l'ensemble des habitants peut également se regrouper par nécessité (crèches, dispensaire, bains-douches) ou par affinités (terrains de sport, salle des fêtes, théâtre ou musée...). Ce savant travail des espaces «le lien moral qu'il est désirable de rechercher dans les cités-jardins», dit Henri Sellier, nourri des pensées de Durkheim, Léon Bourgeois... renvoie à la structure vernaculaire des villages bien représentée par le vocabulaire végétal – d'un double registre : milieu rural et parcs et jardins – et sa mise en scène. Les habitations sont inscrites dans une enveloppe de grands arbres d'essences rustiques : marronniers, érables, peupliers d'Italie... judicieusement placés pour s'épanouir comme dans des parcs ; l'herbe rase mi-prairie, mi-pelouse court le long des trottoirs et dans les clos ; des haies unitaires de troène taillé filent sinueusement dans les voies secondaires tandis que l'abondance des plantes grimpantes tisse au vertical un élément d'intemporalité et de charme plus sauvage. Tout ce végétal public insère harmonieusement les carrés potagers autour des habitats (pour les logements individuels) ou en cœur d'îlot (pour les collectifs). L'impression de «paix rurale» naît effectivement de ces moyens, étonnamment modestes et économes d'espace, employés précisément et conjugués entre architecture, urbanisme et paysage.

A partir de ces modèles a pu se construire une énorme couronne suburbaine de logements individuels avec jardins privatifs, oubliant progressivement tout ou partie de ce subtil partage entre le privatif et l'espace de sociabilité. Paradoxalement les zones pavillonnaires souffrent souvent d'une faiblesse en lieux de vie commune et de solidarité.

12. Polytechnicien, ingénieur du Génie rural et paysagiste travaillant pour la ville de Paris. Haussmann aurait voulu en faire son successeur à la tête du service des Promenades, mais il a été barré au sein de la hiérarchie et surtout, Paris réalisant peu à cette période, il a saisi de nombreuses opportunités pour travailler à l'étranger (jardins à Barcelone, Séville, Cadix, plan d'urbanisme à la Havane...). Il influencera néanmoins les réflexions françaises par son rôle important au sein du Musée social.

Construire ou actualiser, les rôles du végétal actuel

Lorsque la ville se fixe durablement comme nos centres actuels, où n'interviennent que des permutations discrètes d'immeubles, le végétal a encore un rôle à jouer. Il peut aider à actualiser l'image de l'espace public, à égayer, rénover une ambiance. Les villes américaines, Barcelone pour les jeux olympiques, en ont donné la preuve. A Barcelone, différentes équipes ont montré comment utiliser aujourd'hui le végétal, en privilégiant deux aspects, d'abord ne meubler ou décorer qu'en conservant l'impression d'un vide et en le rendant agréable, ensuite en traitant le végétal avec humour pour bien faire ressortir son rôle de contradicteur de la rigidité minérale de la ville. Ils ont ainsi souligné l'importance pour la vocation citadine d'un composant : l'air. Sous Haussmann, Victor Fournel disait « le Parisien sort de son logement pour trouver un peu d'air, de calme et de repos dans la rue »¹³, plus récemment Jean Giraudoux affirmait « Je suis un vrai homme des villes, j'aime l'air pur et les jardins » ; avec la surfréquentation automobile, même si l'on s'efforce de la contrôler, cette nécessité d'associer qualité de l'air et impression de vide est primordiale. Croire que d'abondantes frondaisons vont pallier leur manque est une erreur, l'arbre ne peut remplir son office que s'il dispose d'air et de vide autour, il risque fort sinon de ne produire qu'une impression d'encombrement, voire de confusion. Il n'est, pour s'en convaincre, qu'à voir le dimanche à Paris, sur les quais libérés des voitures, les arbres se révéler à nouveau comme signes de vie. Les Barcelonais, remodelant en centre-villes des espaces publics, ne sauraient se passer des matériaux végétaux qui sont désormais indissociables de l'image moderne de la ville mais ils agissent avec eux comme s'il s'agissait de sculptures, offrant des formes particulières, des réminiscences, des textures, des lumières...

Il en est ainsi des chênes kermès de la place de la Mercè, une place totalement inventée pour aérer et embellir le quartier le plus ancien, pouvant de nos jours faire penser – avec son église baroque – à l'Italie. Les arbres y accompagnent l'eau d'un bassin, ainsi de nombreux signes concourent à former un réel espace public : la République est représentée par des drapeaux rééquilibrant la présence de l'église, un hommage à Picasso dont la maison natale se trouvait là est également présent. Les chênes correspondent bien à cette intention ambiguë sur la temporalité : une place actuelle, ni ancienne ni moderne.

Ailleurs, sur le *passeig* d'Icaria, d'autres chênes kermès vont signifier, dans un quartier totalement moderne et assez froid de logements et bureaux, la dimension promenade par l'esthétique de leurs troncs noueux et leurs branches sculpturales. A proximité, les petits acacias pleureurs de l'avenue maritime parsemés en ordre aléatoire sur les trottoirs de teck agitent au vent – marin – leurs frères rameaux et propagent l'effet du bord de mer vers l'intérieur de la ville. Devant la Villa Cecilia, dans le même esprit, des buissons et des palmiers sur le trottoir établissent un trait d'union entre ce qui est devenu un équipement de quartier et la rue où les utilisateurs potentiels passent.

Leur nombre, leur hauteur, leur développement sont choisis afin de créer une composition pittoresque gaie et moderne.



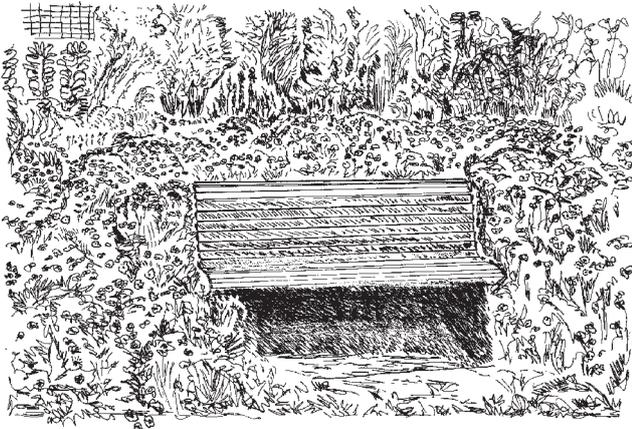
Avenue Maritime, Barcelone.

Dans Barcelone requalifiée, les arbres ne sont plus là pour un ombrage épais, pour une coulée massive mais comme une denrée rare et précieuse capable de procurer avec les autres matériaux : sols, façades, éclairages, jeux d'eau... une ambiance innovante.

La profusion ne peut prendre place qu'ailleurs : dans les jardins publics – profusion d'herbes faussement sauvages, de coquelicots... comme au jardin Citroën dans le secteur de la « friche » – ou lorsque les végétaux sont là pour construire et affirmer à grande échelle des tracés et des circulations – coulée verte du canal de l'Ourcq ou du sud parisien...

Cette profusion peut également se manifester dans des formes novatrices : ainsi les roseaux du quartier d'habitation de Val Hébron à Barcelone. Dans la recherche d'une image en rupture nette avec les formes traditionnelles du

13. In *Paris nouveau et Paris futur*, Paris, 1868.



Nature sauvage : banc au jardin Citroën à Paris...



... roseaux à Val Hébron, Barcelone.

végétal urbain, le roseau est apparu comme l'expression adéquate d'une nature sauvage et pouvant correspondre à l'idée d'une pente soumise à l'écoulement rapide des eaux de ruissellement.

L'arbre et le matériau végétal, dans les contextes très différenciés de l'urbain d'aujourd'hui, trouvent encore à se faire employer, leur rôle n'est d'ailleurs pas si différent

de celui des siècles passés : ils appuient l'urbanistique dans la construction de la ville, ils en reconstituent l'image dans les parties suffisamment formées, ils réussissent alors leur exploit : nous apporter le souvenir de la nature et extérioriser la vie dans la ville.

Ann-Caroll Werquin, Alain Demangeon

RÉFÉRENCES

Alphand Adolphe, *Les promenades de Paris, Histoire, description et embellissements*. Paris, Rothschild, 1867-1873.

Browlee David, *Building the City Beautiful; The Benjamin Franklin Parkway and the Philadelphia museum of Art*, Philadelphie, 1989.

Burlen Katherine (présenté par), *La Banlieue-oasis, Henri Sellier et les cités-jardins 190-1940*, Saint-Denis, Presses universitaires de Vincennes, 1987.

Demangeon Alain, «Le Grand Boulevard de Lille, Roubaix, Tourcoing, 1896-1992» in *Lille Métropole, un siècle d'architecture et d'urbanisme 1890-1993*, Paris, éd. du Moniteur, 1993.

Demangeon Alain et Werquin Ann-Caroll, «Un heureux moment dans la fabrication de la banlieue, les cités-jardins», *Bulletin d'informations architecturales*, supplément au n° 96, 1985.

Des Cars Jean et Pinon Pierre, *Paris-Haussmann*, Paris, Picard, 1991.

Chevalier Louis, *Les Parisiens*. Paris, Hachette, 1967.

Fein Albert, *Frederick Law Olmsted and the american environmental tradition*, New York, G. Brasiliere, 1972.

Forestier Jean-Claude Nicolas, *Grandes villes et systèmes de parcs*, Hachette, 1906.

Gaudin Jean-Pierre, *L'avenir en plan, technique et politique dans la prévision urbaine 1900-1930*, PUF – éd. du Champ Vallon, 1985.

Gromort Georges, *L'Art des jardins*, Ch. Massin.

Haussmann Baron Georges, *Mémoires*, Paris, Victor-Havard, 3 vol., 1890-1893.

Hénard Eugène, «L'exposition universelle de 1900 devant le Parlement», in *l'Architecture* n° du 21 décembre 1895. *Études sur les transformations de Paris*. Réédition l'Équerre, 1982.

Hines Thomas S., *Burnham of Chicago, architect and planner*. Chicago, The University of Chicago press, 1974.

Lavedan Pierre, *De Paris au bois de Boulogne*, Paris, 1908.

Post Ranney Victoria, *Olmsted in Chicago*. Chicago, R.R. Donneley & Sons, 1972.

Roncayolo Marcel, *Histoire de la France urbaine*, tome IV, Paris, le Seuil, 1983.

Sellier Henri, *Habitations à bon marché du département de la Seine*, Paris, Ch. Massin, 1921.

Zaitzevsky Cynthia, *F.L. Olmsted and the Boston Park System*, Boston, The Belknap press of Harvard university, 1972.

Zapatka Christian, «The american parkways, origins and evolution of the parkroad», in *Lotus International*, n° 56, 1987.

> **Ann-Caroll Werquin** est architecte paysagiste. Elle réalise avec **Alain Demangeon** depuis 1972 des études et des recherches sur le Paysage. Au sein de leur bureau, l'atelier d'environnement Thalès, ils ont engagé leur réflexion sur la mise en valeur des réseaux linéaires : rivières et canaux (Canal du Nivernais...), sur les voiries : boulevards, voies urbaines, voies express (voie rapide du piémont des Vosges), entrées de ville... sur l'analyse des espaces publics urbains et leurs évolutions historiques.

> Croquis : Ann-Caroll Werquin.

COMMENT LES VILLAGES DEVINRENT DES PAYSAGES¹

Michel Conan, Juliette Favaron

Le paysage tel qu'il est apprécié aujourd'hui est une invention récente dont nous savons qu'elle doit beaucoup aux relations entre le goût pour la peinture et le tourisme à la fin du XVIII^e siècle. Mais les villages n'étaient pas jugés dignes de l'attention des touristes pittoresques au début du XIX^e siècle du fait de leur saleté et de l'arriération de leurs habitants.

Le rôle du tourisme dans l'invention des paysages

L'auteur anonyme d'un court article intitulé « Le sentiment de la nature autrefois et à présent » écrivait dans le *Magazine Pittoresque* de 1878 :

« Les objets avec lesquels l'homme se trouve en rapport changent d'aspect à ses yeux à mesure que lui-même change d'idées et de sentiments. La campagne, par exemple, n'était nullement pour nos pères, il y a deux siècles, ce qu'elle est pour nous aujourd'hui. Il suffisait qu'elle fût déserte, qu'elle ne fût pas animée par la présence de l'homme, transformée par son travail, pour qu'elle parût affreuse et inspirât l'effroi. Une forêt, un rocher était une espèce d'épouvantail. Le vallon où était située l'abbaye de Port-Royal passait pour un endroit affreux ; il a sans doute peu changé depuis ; son ruisseau, les bois, les coteaux qui l'entourent sont restés les mêmes, et il nous paraît simplement un lieu paisible, une retraite agréable. »²

Il en concluait que le sentiment de la Nature ne cesserait de changer, mais il ne proposait aucune explication à cette fugacité de nos croyances. On sait à présent que le développement du tourisme a été le moteur de la transformation des campagnes françaises en paysages. La construction des routes et des chemins de fer y fut pour beaucoup.³ Des études historiques consacrées aux guides touristiques ont éclairé les changements d'attitudes et de goût des touristes.⁴ J.-C. Chamboredon a montré comment l'attention des touristes pour les sociétés locales a été remplacée pendant la première moitié du XIX^e siècle par une approche esthétique de la campagne.⁵ De nombreuses études du goût pour la peinture et la gravure ont montré le rôle de modèle des arts graphiques pour l'appréciation du paysage. Mais cela ne s'applique pas aux villages. Il ne leur était pas accordé d'attention à moins qu'ils ne soient vus de loin et comme blottis dans leur environnement.⁶ (Vue d'Oberstein, p. 97,

1858). Tout au plus les voyageurs étaient-ils invités à méditer sur la vie des habitants des villages qu'ils traversaient, loin de chercher à trouver un plaisir esthétique dans la contemplation des spectacles que ces lieux offraient à leur regard. En témoignent ces extraits d'un guide de 1834, où est évoqué un village voisin de Beauvais :

« Les habitants de Lormaison jouissent d'une espèce d'aisance, qu'ils doivent à leur patience, à leur économie, à leur sobriété, à leur assiduité au travail. N'est-il pas

1. Communication présentée au colloque du 3-5 mars 1996, organisé à l'Université de Pennsylvanie à Philadelphie : *City into country-making french landscapes* ; symposium placé sous les auspices du Penn's French Institute for Culture and Technology.

2. « Le sentiment de la nature, autrefois et aujourd'hui », in *Le Magasin Pittoresque*, Paris, 1878. p. 372

3. Grad, Bonnie and Riggs, Timothy A., *Visions of City and Country, Prints and Photographs of Nineteenth Century France*, Worcester Art Museum, The American Federation of Arts. Voir le chap. « The marriage of City and Country », p. 231. « Les politiques d'économie libérale de Napoléon III promurent une expansion commerciale et industrielle considérable, en particulier celle des chemins de fer. D'à peine plus de 3500 kilomètres en 1851, le kilométrage avait été multiplié par cinq en 1870, et la troisième République poursuivit cette expansion, doublant encore le kilométrage à la fin du siècle. De pareils travaux changèrent le visage du pays lui-même, en liant progressivement des zones reculées à la structure économique et politique de la nation. De façon plus immédiate, le développement du voyage en chemin de fer modifia radicalement l'expérience du paysage qu'avaient les citadins. Les chemins de fer, en encourageant et en accordant leur patronage au développement des stations de villégiature, et des stations thermales, déclenchèrent l'essor du tourisme des classes moyennes. Le héros de Stendhal, dans les mémoires d'un touriste de 1837, qui affrontait des conditions de voyage inconfortables, et des conditions de logement incertaines, fut remplacé par un touriste moderne qui bénéficiait d'une plus grande sécurité, et l'assurance de trouver un logement, et qui était protégé des caprices des hommes et de la nature. »

4. Les guides « Joanne » publiés pour la première fois en 1872 témoignent de l'importance croissante du chemin de fer pour le tourisme : ils sont organisés selon les principales lignes de chemin de fer sortant de Paris, et non par provinces comme leurs prédécesseurs.

5. Chamboredon, J.-C., Méjean A., *Récits de voyage et perception du territoire : La Provence (XVIII^e siècle-XX^e siècle)*, Laboratoire de sciences sociales, École Normale Supérieure, Paris, in *Territoire*, n° 2 -1985.

6. Rosenblum, Naomi, *Une histoire mondiale de la photographie*, Édition Abbeville Press, Paris 1992, pp. 95-115. Pour un compte-rendu plus ancien, on pourra consulter : Champfleuri J., « Du rôle important des paysagistes à notre époque », in *Le Courrier Artistique*, n° 17, 15 février 1862, p. 2. Champfleuri s'attache à expliquer le succès des peintres de paysage (Courbet en particulier). Pour cela, il suggère que des bourgeois disposant d'une retraite à la campagne prenaient plaisir à admirer des paysages calmes et reposants qui constituaient la parfaite antidote aux tourments de la vie urbaine.



Village de Gerberoy.

admirable de voir un genre d'industrie qui consiste à recueillir de vieux souliers, à les raccommoder, à les vendre de 10 à 24 sous, à procurer une vie douce, abondante et tranquille à des êtres jetés loin des villes, sur un terrain ingrat et solitaire ? Pendant que les hommes s'occupent à recoudre, à placer, à rhabiller de vieux morceaux de cuir, les femmes sont chargées d'aller vendre le résultat de ce travail. »⁷

Cette méditation philosophique un tantinet moralisante est soulignée par la seule mention qui soit faite de l'apparence du village :

« Chaque habitant de Lormaison a son petit jardin qu'il cultive lui même ; il est garni de haies, semé de quelques fleurs ; c'est le luxe des ouvriers industriels. »⁸

La traversée d'un village auquel on n'accorde guère plus qu'un regard superficiel permet simplement de réaffirmer hautement l'éthique bourgeoise de l'attachement au travail, de la sobriété, de l'économie et de la modération en toutes choses. Il n'est fait aucune allusion à la propreté. Ni les peintres ni les photographes ne s'y intéressent. En 1834, ni Barbizon, ni Grez-sur-Loing ne sont cités, Bougival fait simplement l'objet d'une mention, de même que Marly-le-Roi ou Orgeval. Les jolis villages ne

méritent pas de mention en 1834. En 1872 le guide Joanne⁹ attache plus d'importance aux promenades agréables, aux fraîches vallées et aux riants coteaux qu'aux villages.

« Vous tous donc qui désirez vraiment fortifier votre corps et votre esprit à l'air libre des champs ou des forêts vous n'avez que l'embaras du choix... Et tous ces paysages, toutes ces vallées, ces rivières, ces collines, tous ces monuments, toutes ces œuvres d'art, vous pouvez les voir tour à tour en une journée, grâce aux chemins de fer, sans être obligés de passer une seule nuit hors de ce Paris tour à tour si aimé et si maudit, dans lequel vous avez le bonheur et le malheur de vivre. »¹⁰

De telle sorte que les sources décrivant des formes d'appréciation esthétique des villages sont tout à fait rares au XIXe siècle. Dans la plupart des guides de voyage, les villages ne sont que de simples points sur la carte qui servent à faciliter la localisation de vues intéressantes qui s'offrent aux yeux des voyageurs sans même qu'ils aient à quitter la route.

« La route que nous suivons nous mène à Saint Brice, village presque entièrement composé de maisons de campagne, d'où l'on jouit d'une belle vue sur la forêt de Montmorency. De Saint-Brice à Noiselles, et de ce village à Beaumont, on traverse un pays riche et varié, en grande partie planté de vignes et d'arbres fruitiers. Après Beaumont, une belle rampe conduit au pont sur lequel on passe l'Oise ; puis on arrive en ligne droite et en plaine à Chambly ; joli bourg du département. Au-delà de ce bourg, le sol est peu fertile, mais la route est agréable par ses sites pittoresques. On passe ensuite à Puiseux, village situé dans un site frais et gracieux ; à Noailles, joli bourg proprement bâti en briques... »¹¹

Ni les peintres ni les photographes ne montrent beaucoup d'intérêt pour les villages.¹² Qui plus est les romanciers qui offrent des descriptions de la vie villageoise se montrent fort critiques de ce monde arriéré.¹³ Et pourtant à la fin du siècle il y eut un renouveau littéraire de l'attention pour la vie du monde rural dont on peut suivre la trace dans les publications de romans régionalistes dans la

7. Saint-Fargeau (sous la direction de Girault de), *Guide Pittoresque de la France, 6 volumes contenant chacun la description complète d'un département par une société de gens de lettres, de géographes et d'artistes*, Firmin-Didot, 1834.

8. *Ibid.*

9. Joanne, Adolphe, *Les environs de Paris illustrés*, 1872.

10. Joanne, Adolphe, *op. cit.* Introduction.

11. Saint-Fargeau, *op. cit.* Département de l'Oise, 1834. La description de Gerberoy dans le guide pittoresques de la France par Saint-Fargeau met l'accent sur le destin tragique du village au cours de l'histoire. Il prend note d'une agréable promenade autour des remparts. Il signale qu'il y avait 282 habitants.

12. Voir Gustave Le Gray & Carleton E. Watkins, photographies in *Pioneers of Landscape Photography*, photographs of the Getty collection, Malibu, Calif. 1993.

13. Voir par exemple Balzac, Honoré de, *Les Paysans*, 1844 ; Zola, Émile, *La Terre*, 1887 ; About, Edmond, *Le Progrès*, Paris 1864. Edmond About était entre autres choses le fondateur du Journal *Le XIXe siècle*.